

APAISE LE TEMPS

MICHEL QUINT

APAISE LE TEMPS

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Éditions Phébus, Paris, 2016

ISBN: 978-2-7529-1043-1

Pour Aurélien Recoing

La petite librairie ne quitte l'ombre de l'hôtel de ville de Roubaix à aucun moment du jour. Et aucune saison ne fait exception. Que règne cette canicule moite du Nord, le temps frileux de brumaire ou un hiver de diamant, le soleil effleure à peine sa façade. Le printemps, l'été ne sont ici qu'une idée étrangère, une nécessité acquittée en douce par la nature, comme les demoiselles en fleur se doivent d'ôter vite fait leur maillot mouillé à la plage sous une serviette mal nouée. Si on leur aperçoit le saint-frusquin l'espace d'un éclair, c'est bien le diable.

Sur le flanc droit de l'édifice municipal blafard et arrogant, aux fastes pour remises de médailles, la rue est une tranchée semi-obscur. Elle descend, on pense être à une des portes de l'enfer, et non, elle remonte vers la large lumière des boulevards favorables aux parades patronales d'autrefois, vers les maisons des anciens maîtres du textile, à peine plus loin. Juste au creux de l'artère, de l'intérieur du magasin qu'on peut dépasser d'un seul pas allongé comme pour sauter un ruisseau, on n'a d'horizon qu'un haut mur aveugle de pierre noircie et de brique sale. Même pas de ciel. L'univers ici n'est jamais nu.

L'endroit est organisé tout en long, à la manière de

ces bars aux Amériques, si étroits qu'il faut rentrer le ventre pour se glisser dans les reins d'un client accoudé au comptoir. La caisse est juste derrière la vitrine où les épaules d'un pas mal costaud, les hanches d'une femme un peu bien féminine n'entreraient pas sans se faufiler de biais. La librairie projette sur le trottoir un bref flux lumineux, comme un petit Achéron, un fleuve des morts pour parc d'attractions. Mais peut-être nulle part ailleurs dans la ville l'espace n'est aussi brillant, éblouissant quand on sort de l'obscurité extérieure. Vivant. Des volumes brochés y tournent le dos du sol au plafond, de l'entrée à la porte qui mène à la resserre et à l'appartement du dessus, comme dans un dortoir de gamins punis pour insolence, excès d'intelligence. La seule enseigne peinte, dehors, dit « Livres » en cursives.

Du temps de Georges et Julie Lepage, un nom prédestiné, les années 60 et avant, la librairie fournissait en manuels scolaires les associations de parents d'élèves dont le siège et les entrepôts, une vaste friche industrielle, faisaient le coin de la première transversale, à gauche. Les lycéens des établissements publics venaient y récupérer contre une caution leur barda de papier, la collection annuelle, maths, français, histoire-géo et compagnie, quinze bons kilos de savoir. Des milliers de potaches, encombrés de ces bouquins qui les feraient souffrir une année entière. Les cautions étaient rarement restituées en échange des livres mutilés. Chaque année Georges et Julie profitaient ainsi d'une rentrée d'argent assurée et d'un lieu de stockage. Ce fut leur âge d'or. Jusqu'à la mort de Georges, en 62, et celle de Julie en 68. Bien après, les commandes publiques sont devenues plus rares. La librairie Lepage a perdu le marché scolaire, trop

important pour elle. Aujourd'hui le local de l'association de parents est ailleurs, approvisionné par une grosse chaîne de librairies. L'ancien bâtiment a été vendu à une start-up, semble-t-il, ou une agence de communication, ou à personne, difficile de se faire une idée rien qu'à passer sous les hautes fenêtres sales.

Abdel Duponchelle n'a connu ni Georges et Julie ni les salles pleines de manuels neufs ou périmés, l'immense mouvoir des livres reniés. Il a seulement fréquenté, de façon moins assidue ces derniers temps, Yvonne Lepage, la fille de « Livres » qui a aidé sa mère à tenir le commerce entre 62 et 68 et a logiquement pris la suite après sa disparition, voilà quarante-cinq ans. Elle avait vingt-sept ans et abandonnait son métier de photographe. C'est elle qui a laissé périr les réponses aux appels d'offre de marchés publics et privés. Au début les dossiers à remplir la rebutaient, pire que de demander l'aumône, sacrée tête de mule orgueilleuse d'Yvonne. Puis l'informatique, la nécessité de guetter l'annonce officielle du marché sur Internet, elle n'avait pas la patience. Tant pis. Yvonne a également hérité de l'officieux fonds social de son père qui partageait ses enthousiasmes de lecture avec les clients pour combattre l'analphabétisme, l'illettrisme, enchanter le monde et faciliter l'intégration des polacks, espingouins, portos, macaronis, niakoués, bicots et bougnoules, Oui monsieur faut pas avoir peur des mots, les gros faut les convoquer, les regarder en face et leur faire honte en public. Après ils maigrissent, se refont une beauté, retrouvent une dignité : le melon est un fruit. Il parlait de la sorte, Georges, disait que les guerres sont finies et que les livres sont des amis communs à tous les hommes, des lieux où faire la paix. Des lieux d'égalité

possible si on sait lire. Alors tu peux revendiquer tes racines en bloc, négritude, exil, pauvreté, descendant de victimes de l'esclavage et du colonialisme, flamezoute de toute éternité, c'est pas d'affirmer ta différence qui te rendra égal, ni de prendre les armes, c'est de te donner les moyens d'être aussi fort que n'importe qui. Par la matière grise. Il prêchait, Georges. Cet engagement lui coûtait plus qu'il ne rapportait.

J'ai vu des photos : il était chauve, une gueule de pensionnaire légendaire du Français, Seigner, Charon, des poids lourds ainsi, il portait une blouse grise d'instituteur sanglée haut sur le ventre, rapport à sa vocation de hussard républicain, des lunettes bon marché sans monture, et grommelait plus ou moins fort, à la mesure de son bonheur de vivre dans sa caverne. Julie, sa femme, c'était Gabrielle Fontan, une vieille actrice musaraigne oubliée de tous, maigre à trouser ses gilets, riquiqui à se cacher entière derrière ses deux mains ouvertes, frisstée et l'œil vache, et cette voix de ragoteuse de palier, à vous râper l'âme. Plus personne ne connaît cette actrice, plus personne ne connaît personne. Chacun pour soi. Moi je me souviens d'elle, sans honte aucune, autant que de Marilyn.

Abdel est entré pour la première fois entre les murailles de bouquins vers ses cinq ans avec une soif de lecture à avaler tout Balzac sans rien y comprendre. Il a admiré l'échelle accrochée à la barre de cuivre qui court tout autour du magasin, vers les rayonnages élevés, les volumes hors d'âge, jaunis, dont Yvonne refuse de se défaire et qui vieillissent là comme des vieux acteurs oubliés à la bourse aux comédiens. Elle a consenti à lui vendre solennellement *Ivanhoé* en version résumée, pour quarante

centimes de franc en pièces jaunes, un volume gâté par un verre d'eau renversé. Elle lui a demandé son nom afin de l'inscrire sur la liste des clients fidèles, n'a pas commenté la double origine, juste remarqué la rime entre nom et prénom et s'est présentée à son tour. Lui, les yeux levés sur la robe à fleurs d'Yvonne, ses yeux délavés et cet air de disponibilité sensuelle de femme à la chair simple qu'il ne percevait pas encore, le nez au niveau de la caisse, il a dit, sérieux comme un pape, ou un prophète :

– Mademoiselle LApage plutôt. J'ai cinq ans et je sais déjà lire.

Yvonne a eu envie de reclaquer le clapet de ce gamin raisonneur et bien sûr de lui, et puis elle a vu les mains du petit trembler sur la couverture d'*Ivanhoé*, il allait déjà au début du texte, ses lèvres remuaient au fil des mots, il oubliait où il était, ses remarques de merdeux, et elle a répondu, pas assurée qu'il entende :

– Si tu veux. Lapage est un vrai nom de libraire. Et tu as l'âge de souffrir à cause des livres, désormais.

Abdel est revenu souvent, chaque fois qu'il pensait pouvoir s'offrir un roman. Yvonne a toujours fait sonner le tiroir-caisse avec fracas pour enregistrer les vingt ou cinquante centimes déposés dans sa main tendue par le petit, fier et sérieux.

Plus tard Abdel a payé les livres à leur véritable prix, il y tient. Lui aussi, comme Yvonne, a été seul trop tôt, il a perdu ses parents quelque part sur les lisières de la jeunesse, a squatté chez un oncle distrait, et peut-être de cette solitude il est devenu plus qu'un client, un membre de la famille admis dans le gourbi d'Yvonne : quelques clients assidus, dont Saïd, le fidèle parmi les fidèles au long cours, et Zita, la dernière libraire-vendeuse en titre ;

on peut parler du Social Club de la petite librairie. Il a trente-cinq ans aujourd'hui, est agrégé de lettres en poste dans un lycée de Roubaix, autrefois il y était élève, et éprouve ce matin à l'annonce de la mort d'Yvonne la même douleur, la même sensation de perdre le nord qu'à la disparition de son père d'abord, de sa mère très vite ensuite.

Abdel a poussé le battant vitré et a compris sans avoir besoin de phrases. À peine la porte ouverte sur les odeurs familières, enivrantes presque, de papier trop sec, il venait passer commande d'un Violette Leduc scandaleux au moins à Roubaix, *La Bâtarde* – pour son maigre bataillon de première littéraire pas mal décimé par l'air du temps, une dizaine de filles et un garçon –, à peine il entrait du pied gauche dans la librairie que Zita a glissé de son tabouret derrière la caisse, s'est précipitée sur lui, du sanglot plein le mascara, et s'est serrée contre sa poitrine, les bras autour de sa taille, la joue sur son cœur qu'elle entend battre entre ses pleurs. Comme elle est toute petite malgré ses talons, une quetsche dodue, cheveux noirs, courts à la Lulu, un visage charbonneux de star du muet, et Abdel une perche à houblon, long et blond, dégainé de dandy, du lin informe, des blousons de cuir écorché, Abdel est bien embarrassé à la regarder de haut ; et elle comme une implorante balbutie, il ne saisit pas les mots, devine déjà la raison de cette douleur, et il embrasse le front de Zita, ses yeux mouillés, tout ce maquillage pour fiesta proche-orientale qu'elle croit obligé de se tartiner parce qu'elle est d'ascendance albanaise. Et ainsi on dirait deux amants en pleine réconciliation. Sûrement, du fond de la librairie où il est debout devant le rayon

jeunesse Saïd les voit sous cet angle, parce qu'il dit tout haut pendant que le bruit des larmes de Zita se cogne aux falaises de livres, il dit, complètement hors de propos :

– Madame Yvonne elle aurait été contente que vous êtes enfin amoureux. C'est dommage qu'elle est morte.

Avec sa voix d'eunuque. Et une totale candeur qui excuse sa remarque sans fondement et pas bien opportune, sans subjonctif, sur des amours soudaines entre Abdel et Zita.

Saïd a soixante-sept ans et il est lent. Depuis toujours, depuis son arrivée de Kabylie en 61. À son rythme de vie, d'appréhension du cours de l'univers, on devrait estimer son âge réel à la moitié. À franchement parler, il s'est même arrêté avant cette moitié du chemin. En dedans Saïd n'a jamais dépassé la prime adolescence.

Saïd aime le foot, surtout Lille Olympique, sans vraiment comprendre les règles, sait planter un clou, se cuisiner un repas, nettoyer une vitre en deux coups de raclette, c'était son métier agent de nettoyage, mais les dames lui font peur, le monde plus loin que tout près lui fait peur et il n'est pas toujours certain qu'Harry Potter, ou Blanche-Neige, n'existe pas. Il en parle comme de proches qu'il peut visiter à volonté, se demande ce que dirait Meursault, pas Camus, de la situation en Algérie. Il est également certain de communiquer avec les morts, ceux dont il connaît les noms, de les entendre et d'en être écouté. Il promène par les cimetières des conversations avec des défunts de rencontre, parfois des Algériens victimes des luttes fratricides entre Front de Libération Nationale et Mouvement National Algérien, les mouvements indépendantistes, souvent des inconnus à qui il rêve un au-delà. Mais sa vraie patrie est ici, au creux